

■ Visite littéraire au Burkina, janvier 2007

Récit de Serge Ramon, vice-président de l'Association Mil'Ecole, ingénieur de l'Agence de l'Eau Rhin Meuse

La plaine est plate à perte de vue, sèche, poussiéreuse, sous un soleil de plomb : trente degrés à l'ombre mais où est l'ombre ? Les arbres sont tellement dispersés et les baobabs ont perdu leurs feuilles... C'est que nous sommes en janvier, au cœur de l'hiver. Nous roulons vers Sourgou, village de 2 800 habitants à 90 km de Ouagadougou (Burkina Faso), toutes vitres fermées, sur une belle piste, droite comme une voie romaine mais non revêtue.

Les cultures traditionnelles nourries des pluies d'été, mil, sorgho, coton, ont laissé place à un maigre tapis de résidus de pailles pâturées par un troupeau de zébus, des chèvres, un dromadaire isolé... De novembre à juin, l'absence totale de pluies et la chaleur ne laissent pousser que les arbres et les buissons épineux.



Avec de l'eau on peut faire des miracles :

Tomates, oignons, bananes, mangues, du riz abondent s'il y a assez d'eau en hiver. Et c'est bien le but des ONG soutenues par l'Agence de l'eau Rhin Meuse : créer une ressource d'eau pour irriguer des parcelles de 1 000 m², chacune d'entre elles pouvant couvrir le déficit alimentaire d'une famille en saison sèche. Mais capter l'eau n'est pas si simple au Burkina Faso. L'absence de relief exclut les barrages et la géologie a négligé les réservoirs aquifères.

C'est ainsi qu'une mauvaise surprise nous attendait à l'arrivée : les premiers puits réalisés ont un débit infime qui ne suffit pas aux besoins. Bien que situés là où on pouvait espérer trouver des alluvions, ils n'ont progressé que dans une argile bien compacte... Heureusement, l'un d'entre eux a été arrêté à 4m, recoupant un mince lit de graviers et son débit permet d'alimenter jusqu'à 8 parcelles ;

deux solutions s'offrent à nous :

- soit poursuivre les puits commencés jusqu'à 30m de profondeur, là où se situerait une zone plus ou moins aquifère,
- soit multiplier les puits de 4m qui seront alors équipés de pompes à pied. La deuxième hypothèse est retenue car elle est mieux adaptée au mode de vie local ; mais suffira-t-elle ?



On ne peut passer au village sans rendre visite à l'homme qui y est le plus puissant, celui dont dépend la réussite de toute entreprise : **le Naaba**, chef traditionnel descendant des Empereurs Mossi qui ont régné sur la région depuis le 14^{ème} siècle jusqu'à... l'arrivée des Français. Son autorité morale, voire mystique, surpasse celle du Maire élu local et du Préfet désigné par l'Administration centrale.

Le Naaba de Sourgou nous reçoit dans une grande case qui sert de salle de réception, en compagnie de deux domestiques particulièrement dévoués et de son griot (gardien des coutumes et de la mémoire orale ; un peu sorcier aussi).

Notre hôte est un élégant vieillard de 75 ans, un sage cultivé, maîtrisant la langue française avec aisance. Il nous parle de l'évolution des mœurs nécessaire mais aussi de l'importance de ne pas brusquer la marche de l'Histoire. Ainsi nous explique t il, il n'a que 4 épouses alors que son père en avait 15 et son arrière grand père 90. Il considère que son successeur, non encore choisi, sera monogame. D'ailleurs, le grand palais de son père, dont la photographie est encadrée au mur, a brûlé il y a longtemps et ne sera jamais reconstruit : ainsi passe la gloire du monde...avec nostalgie. Et avec calme : animistes, musulmans, catholiques et protestants, imbriqués jusqu'au sein des familles, cohabitent sans drames.

Après le Naaba, rendons visite à l'école :

Six classes correspondant chacune à un niveau d'études primaires. Dans l'une d'elles, comptons la liste des élèves : quatre vingt onze !

L'enseignement est une priorité de ce Pays, la clé de son développement. C'est pourquoi on trouve des écoles partout mais encore en nombre très insuffisant car la scolarisation n'atteint que 40% des garçons et filles. La première année, le CP1, est consacrée à l'apprentissage de Français par les enfants de 6 ans. Il s'agit de la langue officielle du Burkina Faso alors que dans les familles on s'exprime dans une quinzaine de dialectes différents suivant les provinces du Pays (comme d'ailleurs, cela existait en France il y a moins de deux siècles).

Sur le tableau noir sont écrites les paroles de l'Hymne National qui rappelle, entre autres, la « rapacité venue de loin il y a cent ans » dont on s'est libéré. Moins guerrier que la Marseillaise, il magnifie la défense de la patrie et la paix entre les peuples.

Le lien avec la France se renforce grâce aux initiatives de nombreuses micro-organisations d'aide au développement dans de multiples domaines, grâce aux relations personnelles qui s'entretiennent à distance, grâce aux doubles nationalités. Autant d'espoirs de faciliter la transition d'un Burkina pauvre et digne vers une nation développée et instruite.

Il y a encore beaucoup à faire au pays des Mossi, des Bobo, des Peuls et Gourounsis qui travaillent dans des conditions difficiles, qui s'efforcent de sortir de la pauvreté et qui méritent bien que nous les aidions.

Serge Ramon janvier 2007

